

## PRESQUE IMMORTEL

(1916)

Nous étions trois : Robinson, Hendricks et moi-même.

Robinson avait eu une carrière variée : militaire, policier, avocat, et plusieurs autres professions qu'il ne divulguait jamais, mais qui revenaient continuellement dans sa conversation.

J'eus l'idée qu'il avait aussi été marin et avait navigué sur les sept mers. Il semblait n'y avoir aucun pays qu'il n'eût visité ; aucun peuple, ni race, ni tribu dont il ne connaisse les caractéristiques ; ni aucune institution dont il n'ait eu une connaissance intime de l'histoire et du développement.

En effet, c'est sur le plan historique qu'il fut le plus remarquable. L'étendue de son intelligence semblait tout embrasser ; depuis la chute des Chaldéens, tout était pour lui un livre ouvert. Il paraissait en savoir autant sur Nabuchodonosor que sur moi.

Toutes les grandes figures de l'histoire étaient pour lui comme des hommes vivants ; il racontait leurs faiblesses et leur grandeur, leurs manières et leur apparence personnelle avec autant de vivacité et de netteté que s'ils étaient assis à ses côtés. Puis il s'abandonnait à des balbutiements d'un genre que je ne comprenais pas, en chaldéen, en sanskrit, etc.

Encore une fois, il se laissait aller à l'anecdote et parlait d'un incident dont César et Pompée, et un autre personnage que je ne connaissais pas, étaient les principaux protagonistes. Il connaissait des anecdotes par millions ; il semblait n'y avoir aucune limite au flux d'histoires avec lequel il m'amusait jour après jour ; je ne me souviens pas non plus qu'il ait raconté deux fois la même.

Grands et petits, gens du peuple et rois, il paraissait les avoir tous eus à portée de main. Et je me demandais parfois s'il n'écrivait pas l'histoire, puisque son savoir dépassait celui de tous les historiens réunis. Une fois, je lui posai la question, mais il haussa simplement les épaules.

— Je n'ai pas le temps, dit-il en riant. Je suis un fainéant. D'ailleurs, j'en sais trop. Si je disais la vérité, je serais traité de menteur.

L'autre homme, Hendricks, était un ami de Robinson, un avocat qui était venu dans les montagnes en convalescence. Lui et Robinson avaient traversé une terrible épreuve, qui les avait bouleversés, à la fois mentalement et physiquement.

Hendricks n'avait pas la mémoire merveilleusement rémanente de son ami, ni sa merveilleuse maîtrise de la langue, bien qu'il eût une bonne connaissance de la loi et une très bonne éducation. Il passait la plupart du temps, comme moi, à flâner et à écouter l'éternelle éloquence de Robinson.

Quant à moi, j'étais purement passif.

C'était notre coutume de sortir sur la véranda la nuit et de discuter de livres en dégustant un bon cigare.

J'avais lu ce jour-là un roman sensationnel où les personnages, extirpés de leur quotidien, étaient transplantés dans un domaine grotesque et terrible.

Je soutenais que toutes les œuvres de véritable mérite littéraire devaient contenir, comme trait fondamental, les éléments de la vie réelle, et que dans leurs ramifications, elles devaient s'y tenir par tous les moyens et éviter de transgresser les régions de l'impossible. Pour l'œuvre en question, je n'y voyais que peu d'utilité et je la critiquais sévèrement comme une chose absurde et ridicule.

Il faisait clair de lune, et pendant quelques instants après que j'eus terminé ma tirade, nous restâmes assis à regarder les ombres parmi les collines. Robinson était généralement loquace, mais ce soir, il était étrangement silencieux. Sans doute était-il plongé dans ses pensées. Il remarqua à peine ma conversation. Assis là, travaillant son cigare aux deux bouts, mâchant et fumant, il rêvassait, jusqu'à ce qu'un nuage passa devant la Lune et interrompit son flot de douce lumière. Alors, il se tourna vers son ami.

— Hendricks, depuis combien de temps n'ai-je pas échappé à cette torpeur ?

— Le 3 janvier 1915, et nous sommes en mai, répondit Hendricks. Exactement quatre mois. Pourquoi ?

— Oh, pas grand-chose. Notre ami ici est sceptique et ne croit qu'à ce qu'il voit. Il est comme tout le reste de l'humanité, mais je pense que nous pouvons le guérir. Je propose que nous lui racontions notre propre expérience, et que nous lui prouvions comment un homme a réussi à vivre dix-mille ans

dans la jouissance de la jeunesse et de la vigueur ; comment j'ai été dévoré vivant, tandis que je vis ce soir pour raconter mon histoire.

— Dites-lui, si vous le souhaitez, répondit Hendricks. Je corroborerai tant que vous vous en tiendrez à la vérité.

Robinson rapprocha sa chaise de la mienne et s'assit pour que je puisse avoir une vue complète et parfaite sur toute sa personne.

— Voyez-vous des marques sur moi ? commença-t-il. Des marques de dents ou quelque chose comme ça ? Non ? Mais me croiriez-vous si je vous disais que j'ai été dévoré vivant ? Non seulement cela, mais digéré et apprécié.

— Je ne le ferais certainement pas, répondis-je.

— Bien sûr que non. Et vraiment, je ne vous en veux pas du tout. Il était temps, et il n'y a pas tant d'années que ça, où j'aurais dit la même chose. Néanmoins, ce que je suis sur le point de vous révéler est l'absolue vérité, comme vous l'apprendrez de mon ami Hendricks.

Et Robinson entama son extraordinaire récit.

## I.

Il y a environ six ans, après un certain temps passé dans les îles, je suis revenu pratiquement sans le sou à San Francisco. En plus de mes bagages et de mes vêtements, je ne devais pas posséder beaucoup plus de quarante dollars.

Un jour, après avoir parcouru une grande partie de la ville, en grimpant les gratte-ciels, envahissant les usines, et je ne sais quoi d'autre dans ma recherche incessante d'emploi, j'heurtais une foule qui remontait Montgomery, et comme un bouchon dans la marée, je dérivai avec elle.

Les deux côtés de la rue où je marchais étaient bordés d'immeubles de bureaux aux fenêtres auxquelles étaient accrochées, peintes et dorées, les enseignes et les pancartes de nombreux avocats, médecins, corporations et compagnies d'assurances. Mon attention fut attirée par une enseigne particulière, en lettres d'or, d'un avocat. Sa lecture produisit sur moi un effet étrange et réjouissant. Je lus :

### W. E. HENDRICKS Avocat

J'avais connu un W. E. Hendricks avant d'aller dans les îles. Nous avions été camarades de classe et colocataires à l'université, et je me souvenais maintenant, avec un éclair d'espoir, que cela avait toujours été son désir de créer un cabinet dans un État de l'Ouest, de préférence en Californie.

L'instant d'après, j'étais dans son bureau, tout tremblant d'impatience en entendant la voix qui venait de la pièce voisine. Bien sûr, c'était Hendricks – Bill Hendricks, le seul homme que, par-dessus tout, dans ma situation d'indigence actuelle, j'aurais choisi de rencontrer.

Naturellement, je déménageai mes biens dans les quartiers d'Hendricks, où, sous l'aiguillon de la pauvreté, je vécus de sa générosité tout en cherchant un emploi.

Un matin, environ un mois plus tard, j'entrai dans le bureau et trouvai Hendricks, comme d'habitude, plongé dans les subtilités de sa profession. Dispersés sur et autour de son bureau se trouvaient ses éternels livres de droit, des documents juridiques et autres, un journal du soir, et une première édition du San Francisco Mercury, qu'il me passa, sans lever les yeux, afin que je le lise.

— Vous trouverez, dit-il, une annonce dans la colonne des aides recherchées qui peut être intéressante pour vous.

L'annonce était soulignée au crayon bleu, et je n'eus que peu de peine à la retrouver. Quelqu'un cherchait un compagnon, et je dois dire que c'était le texte le plus particulier de ce genre que j'aie jamais lu. Voici ce qu'il disait :

*Recherche – Un compagnon pour un monsieur âgé ; le candidat doit être âgé d'environ vingt-six ans, mesurer exactement cinq pieds onze pouces et peser entre cent-quatre-vingt et cent-quatre-vingt-cinq livres. Il doit posséder une petite connaissance de la loi. Il doit aussi être un bon causeur et pouvoir donner des preuves de sa parfaite santé et de sa vigueur. Aucun candidat présentant un symptôme de maladie ou une infirmité quelle qu'elle soit ne sera considéré. Toute personne répondant à ces qualifications peut se procurer un emploi immédiat et lucratif en appelant...*

L'adresse d'un certain Dr. Runson sur Rubic Avenue suivait.

Étrange à dire, bien que les conditions aient été si particulières et variées, et si impossibles à remplir pour l'homme ordinaire, elles m'étaient bien adapté.

C'était presque comme si j'avais reçu un ordre spécial de me présenter à ce travail. Je mesurais exactement cinq pieds onze pouces et pesais la veille seulement cent quatre-vingt-trois livres, de sorte que j'avais une marge de deux livres dans un sens et de trois dans l'autre. De plus, j'avais une formation universitaire et je connaissais bien la loi. Si j'avais une faiblesse ou une infirmité de quelque nature que ce soit, je ne l'avais pas encore remarquée. En plus de cela, j'étais un causeur très juste, du moins j'avais toujours été considéré comme tel par mes amis.

Le poste semblait fait pour moi, et je décidai de postuler immédiatement.

## II.

Une heure plus tard, je me dirigeai vers l'avenue Rubic, où je trouvai le rendez-vous dans une vieille maison à deux étages très confortable avec de grandes et profondes vérandas, une pelouse splendide et des fenêtres aux volets verts.

En réponse à mes coups, une petite femme d'une cinquantaine d'étés – ou plutôt d'hivers, car l'aspect calme et fatigué de son visage, et le gris de ses cheveux rappelaient plus cette saison qu'une autre – apparut à la porte.

Elle était soignée, et apparemment m'attendait. Elle ouvrit doucement la porte et me dit, d'une voix douce et maternelle que je remarquai tout de suite, d'entrer et, sans un mot de plus, appuya sur un bouton à côté d'elle avant de disparaître, me laissant seul à attendre dans la pièce. Au bout d'un moment, une porte s'ouvrit à l'étage et une voix se fit entendre dans l'escalier – une voix musicale, mais masculine et pleine de vigueur.

— Est-ce vous, M. Robinson ? Approchez-vous, s'il vous plaît.

Naturellement, je m'étais attendu à rencontrer un étranger, et je n'étais pas peu surpris d'entendre le son de mon propre nom prononcé d'en haut.

— C'est moi, répondis-je.

Et je me souviens m'être demandé comment il pouvait le savoir, et qui il pouvait être.

— Je suis content de vous voir, M. Robinson, me salua-t-il quand j'atteignis le palier. Extrêmement content. Je vous attendais. Entrez directement.

Il ouvrit la porte et me conduisit dans un bureau, ou plutôt un salon, ou mieux encore, une combinaison des deux.

— Asseyez-vous et nous parlerons affaires, déclara-t-il.

Un parfait inconnu, j'étais sûr que je ne l'avais jamais vu auparavant. De la même taille que moi, mais la soixantaine, les cheveux gris. Il me ressemblait tellement qu'il aurait pu être mon frère jumeau, mais plus vieux de trente ans environ. Mains blanches et immaculées, fines et habiles comme celles d'un joueur, vêtu de noir, rasé de près... un gentleman.

Tout cela, je l'ai saisi d'un coup d'œil comme vous le feriez sur une photo. Rien de rare, rien d'extraordinaire, tout, sauf la ressemblance avec moi-même à laquelle j'aurais pu parfaitement m'attendre. Puis nos regards se croisèrent.

Quelqu'un a dit que les yeux sont la porte d'entrée de l'âme. Celle-ci ressemblait davantage à une passerelle, une voie directe vers sa conscience.

Vous ne pouviez pas regarder dans ses yeux sans ressentir, instinctivement, le fait de ne pas contempler ceux d'un seul homme, mais les yeux de mille. Cependant, ce n'était pas un sentiment désagréable – plus de force, de puissance. L'impression d'une volonté indomptable que tout le monde ne saurait changer. Pourtant ils étaient agréables, avec une gentillesse et une jovialité qui vous fascinaient.

— Maintenant, M. Robinson, commença-t-il lorsque nous fûmes assis, parlons. Je parlerai d'abord. Vous serez étonné de ce que je vous dirai ; mais ne vous y attardez pas, car je suis, je l'avoue, un caractère extraordinaire. Bien que vous me trouverez probablement assez commun dans quelques mois.

« J'ai décidé hier de faire publier une annonce pour un compagnon, et en examinant les candidats disponibles, je vous ai trouvé le plus convenable. Je savais que je pouvais facilement vous trouver grâce aux journaux. Votre nom est John Robinson. Vous avez vingt-six ans. Votre taille est de cinq pieds onze pouces. Vous pesiez hier cent quatre-vingt-trois livres. Vous avez quelques notions de droit et une

splendide éducation ; vous avez une volonté propre et êtes beau ; vous êtes un bon causeur et jouissez de la santé la meilleure. Vous avez voyagé et vous n'êtes revenu que récemment des îles ; vous n'avez que très peu d'argent, presque fauché, en fait, et vous avez besoin de travail, est-ce bien cela ?

— C'est vrai, docteur, répondis-je. Je ne pensais pas que vous me connaissiez, ou, peut-être... Hendricks ?

— Non, m'interrompit-il. Je n'ai jamais pensé à vous jusqu'à hier. Je ne savais pas qu'Hendricks existait. De plus, juste pour le plaisir, quand vous vous êtes habillé ce matin, vous aviez perdu une chaussette et vous ne l'avez trouvée qu'après l'avoir cherchée pendant dix bonnes minutes.

Je ris, car il disait la vérité, mais comment l'avait-il appris, c'est ce que je ne pouvais pas comprendre.

— Vous m'avez sûrement eu, à moins que vous ne soyez un autre Sherlock Holmes et passé maître dans l'art de la déduction.

Le docteur leva les mains implorantes.

— S'il vous plaît, ne le faites pas, dit-il. Pas ça. C'est trop puéril, trop commun. J'ai lu les histoires et j'admire les œuvres de Doyle, mais je suis, je l'espère, bien au-dessus. J'ai des pouvoirs, M. Robinson, je l'admets, mais je ne suis pas détective. N'utilisez jamais de déduction. Laissez cela aux mortels.

Tout en parlant, il se redressa, fier.

— C'est de la très bonne chair, monsieur, de la très bonne chair !

Il s'est avancé à mes côtés et, à mon grand étonnement, commença à me tâter sévèrement le bras. Je ne sais pas pourquoi, mais je m'éloignai avec à peu près le même sentiment qu'un Hent gras pourrait avoir, et je n'étais pas un peu en colère.

— Ça l'est, répondis-je en rougissant. Peut-être que je ferais mieux d'y aller.

— Oh, non ! M. Robinson. Pas du tout. Ne soyez pas offensé. Je ne vous voulais pas de mal. Je me demandais juste comment vous pouviez paraître si jeune. Vous êtes si vigoureux et si plein de vie que je vous enviais. Mais je ne vous voulais pas de mal, monsieur. Je vous assure que je ne vous voulais pas de mal.

Je me rassis et acceptai ses excuses.

— Et à propos de ce poste ? demandai-je. Vous savez que c'est l'objet de ma visite.

— Bien sûr ! dit le docteur. Bien sûr. Eh bien, laissez-moi voir. Que diriez-vous de vingt dollars par semaine, en plus de votre pension et votre chambre ?

— C'est tentant. Cela dépend cependant beaucoup de la façon dont je le gagne.

Les yeux du vieil homme pétillèrent et il sourit.

— Vous le gagnerez, monsieur, en ne faisant rien. Absolument rien.

— Plutôt facile, répondis-je. Mais il doit y avoir quelque chose à faire pour moi. Même le sommeil est un travail quand vous êtes payé pour cela et que vous devez le faire ou non.

— Bien sûr ! Bien sûr ! Eh bien, nous allons modifier cela. Il y aura du travail et cela consistera à jouer aux cartes, à lire et à converser. Vous voyez, je suis seul. Je me fais vieux. J'ai besoin de compagnie et j'ai l'intention d'en avoir. Je suis riche et je peux me le permettre. Ce n'est qu'un caprice, monsieur, simplement un caprice.

Il prit une gomme sur la table et commença à jongler avec.

Tout me paraissait bien. Sa personnalité m'attirait. Je prévoyais que je m'amuserais en sa compagnie. Voilà quelqu'un à observer, quelqu'un à étudier... et peut-être un peu de risque. C'était un homme doté d'un certain pouvoir, peut-être inconnu, et qui méritait d'être observé. Cependant, cela était une attraction plutôt qu'un obstacle. Par conséquent, nous sommes rapidement parvenus à un accord et j'acceptai de rester.

### III.

La place s'est avérée excellente. Il n'y avait pratiquement pas d'autre travail que d'écouter le vieux monsieur, tâche que je trouvais non seulement intéressante mais agréable. Le matin, généralement entre sept et huit heures, nous prenions notre petit-déjeuner, après quoi nous lisions les journaux et en discussions. Vers dix heures nous allions faire une petite marche et quelques achats jusqu'à midi, moment où nous déjeunions.

De ce moment jusqu'à trois heures, mon temps était le mien, tandis que le médecin se retirait dans son laboratoire, ou sanctuaire, dans lequel je n'étais jamais invité, et personne où n'était autorisé à entrer.

C'était quelque chose qui s'expliquait facilement. Je me l'expliquais par le fait que quiconque consacrerait volontairement sa vie à la maladie, aux vaisseaux sanguins et aux produits chimiques avait tout le droit au monde d'être bizarre et secret dans ses habitudes, et de s'en tenir à cela.

Vers trois heures, le docteur réapparissait, fatigué et nerveux, mais prêt pour une partie de cartes. Toujours à cette heure de la journée, je remarquais un regard affamé et nostalgique dans ses yeux. Mais je considérais que cela n'était que l'effet d'une certaine tension sur son esprit, un fait scientifique recherché mais non atteint et qui ne le rattachait en aucune façon à moi-même. De trois heures jusqu'à la tombée de la nuit, c'était la même chose jour après jour : cartes, conversation et lecture.

Ainsi les jours passaient les uns après les autres. Chaque semaine il me remettait mon chèque et mes économies augmentaient.

Un jour, lors d'une promenade, le médecin et moi avons croisé Hendricks. Bien sûr, je devais les présenter. Le médecin semblait ravi de le rencontrer et lui de rencontrer le médecin.

Je remarquai quand ils se serrèrent la main qu'ils se regardèrent droit dans les yeux et rirent : ils semblaient voir clair l'un dans l'autre et prendre plaisir à cela. Juste avant que nous nous séparions, Hendricks m'a pris par le bras.

— Rob, dit-il, tu peux venir au bureau ? Je dois te voir.

— Certainement, répondis-je. Cet après-midi, si tu veux, de quoi s'agit-il, Hen ?

Le docteur étudiait une vitrine ; mais juste à ce moment-là, il se tourna et une fois de plus lui et Hendricks se regardèrent droit dans les yeux, et une fois de plus ils rirent.

— Bien ! claqua Hendricks. Voici ma voiture, je dois y aller. Heureux de vous avoir rencontré, docteur, Au revoir, Rob.

Et un instant plus tard, depuis la plate-forme du tram, il cria, les mains en porte-voix : *Important !*

Nous restâmes quelques instants sur le trottoir à regarder la voiture cahoter dans la rue, jusqu'à ce que le brouillard s'installe, nous nous sommes retrouvés seuls dans cette couverture de brume, sombres et silencieux. D'une manière ou d'une autre, je me sentais comme le temps, froid, monotone et morne. Ma vie était sans Soleil.

— Cet homme, dit enfin le docteur, est dangereux.

— Quel homme ! dis-je, me tournant soudainement vers lui.

— Eh bien, cet homme, bien sûr, celui que nous venons de laisser, Hendricks bien sûr. De qui d'autre pourrais-je parler ?

— Écoutez, docteur, vous êtes peut-être savant et vous connaissez peut-être bien des choses ignorées de nous autres pauvres mortels, mais cela ne vous aide pas du tout quand il s'agit de juger les Hommes. J'ai connu Hendricks pratiquement toute ma vie et je le connais presque aussi bien que moi-même. Il est honnête et intrépide... et le meilleur ami qui ait jamais marché sur deux pieds. Je refuse d'entendre un seul mot contre lui !

Mon compagnon sourit avec bonhomie.

— Pour qui travaillez-vous, M. Robinson ?

— Pour vous.

— De qui vous vient votre argent ?

— De vous.

— Eh bien, je veux que vous n'ayez rien à voir avec Hendricks. Il est trop analytique, trop dangereux. Je veux que vous le laissiez tranquille.

J'allais lui répondre avec chaleur, mais juste à ce moment-là, nos regards se sont croisés et je me suis calmé. Sur ma vie, je ne pourrais pas dire pourquoi ; mais un changement complet m'envahit. J'ai senti instinctivement que le médecin avait raison et que j'avais tort.

Le déjeuner était prêt lorsque nous arrivâmes à la maison, et après le repas le docteur, comme d'habitude, disparut dans son sanctuaire, me laissant à mes propres occupations. Je commençai à revenir à moi.

— Pish ! m'écriai-je. Je vais voir Hendricks !

Dans le couloir, je rencontrai la gouvernante. Elle époussetait des meubles. Je venais de poser ma main sur la poignée de la porte lorsqu'elle me toucha doucement l'épaule.

— M. Robinson.

Je remarquai que sa voix était basse, prudente, mais insistante.

— Eh Bien ! Qu'y a-t-il ?

Elle leva son bon vieux visage vers moi ; ses yeux pleins de tendresse et de supplication me firent penser à de la pitié.

— Ne pensez-vous pas que vous feriez mieux de partir ? C'est la période de l'année. Vous ne savez pas ce que vous faites ni où vous allez... j'ai observé le médecin. Je suis sûr que le moment est venu. Vous êtes jeune, vous êtes beau, plein de vie et de force. Oh ! Il n'est pas convenable d'être ainsi ! Dites que vous partirez !

Elle saisit les revers de mon manteau dans ses mains et leva les yeux vers mon visage.

— Dites-le ! répéta-t-elle. Il me tuerait s'il savait que je vous ai prévenu. Vous !

À ce moment, une porte grinça ou une fenêtre s'abaissa. Je ne sais pas quoi exactement. La femme recula, tout son corps figé par la peur. Nous écoutâmes tous les deux. Nous restâmes un instant comme deux statues silencieuses, alertes, mais n'entendant rien.

— Peuh ! dis-je longuement. Ce n'est rien. Maintenant, mère, quel est le problème ?

Le son de ma voix la réveillée et un peu de couleur est revenu sur son visage.

— Allez ! dit-elle. Et souvenez-vous bien de ce que je vous ai dit.

Sur ce, une porte s'est ouverte et elle disparut. Quant à moi, je mis mon chapeau et partis pour la ville. Une demi-heure plus tard, j'étais dans le bureau de Hendricks.

— Bien, Rob, dit-il en allumant un cigare, tu es arrivé. Tu sais que je parierais volontiers un bon billet de cinq dollars contre une seule cacahuète non grillée que tu ne l'aurais jamais fait !

« Et je suis très heureux que tu sois plus fort que je ne le pensais. Je suppose que tu sais à quoi tu es confronté !

C'était une ligne de discours à laquelle je n'étais guère préparé, surtout de la part de Hendricks. Bien sûr, j'étais un peu énervé après la petite scène avec la gouvernante, mais je ne m'attendais pas à trouver mon ami dans le même état d'esprit.

— Oh, dis, coupai-je, toi et la vieille dame êtes de mèche ? Voulez-vous que je perde une bonne place ? Quel est le problème ?

Il réfléchit un moment, alla à la fenêtre et regarda la circulation dans la rue. Bientôt, il se retourna et, avec une lenteur calculée, se mit à parler.

— Écoutes, Rob. Le monsieur à qui j'ai été présenté aujourd'hui m'a intéressé plus que toute autre personne que j'ai jamais rencontrée. C'est un personnage dont je rêvais. Je me suis souvent imaginé rencontrant un individu de cette espèce. Je dois dire que cela me plaît, même si je te trouve en sa compagnie. J'ai l'intention de juste te donner un avertissement. Je te dirai ce qu'il est, et tu pourras orienter tes actions futures en conséquence. Mais d'abord, je veux que tu me dises tout ce que tu sais sur lui et ce qui s'est passé depuis que tu as pris tes fonctions. Je t'écoute.

Un peu poseur, n'est-ce pas ?

Mais j'avais confiance en Hendricks. De toutes les personnes que j'avais rencontrées, il était le dernier à adopter une posture dramatique. Je le connaissais comme un homme aux pensées profondes et peu bavard, mais quand les mots venaient, ils étaient comme des lames d'acier, tranchants et précis. Par conséquent, j'ai ouvert mon cœur pleinement. Je dis à Hendricks tout ce que je savais, y compris les actions de la vieille dame et la scène dans le couloir.

Quand j'eus fini, il sourit et commença à frotter le bureau avec ses doigts.

— Et qu'en penses-tu ? demanda-t-il.

Je levai les mains.

— Eh bien, Hendricks. Il y a un rat dans un trou quelque part, mais je ne suis pas assez chat pour le voir.

— Moi, répondit-il, je le suis. L'homme est une goule. Jamais entendu parler d'un vampire ?

— Sur la scène.

— Oui, et ils sont du genre passionnant et envoûtant qui te berce avec une scène d'amour et de beauté et s'imprègne de manière apaisante pendant que tu es dans un rêve du septième ciel. Mais la vraie réalité sévère et authentique... le genre qui mesure et pèse chaque mouvement de sa victime, le genre qui regarde avec les yeux palpitants d'un chat chaque jeu des muscles, chaque éclair d'émotion jusqu'à ce que, sûr de sa proie et sûr du moment, il se nourrisse de son semblable.

— Perspective agréable sûrement, répondis-je.

— Souhaites-tu toujours conserver ton emploi ?

— Pourquoi pas, mon vieux ! Si ce vieux schnock me proposait de me faire du mal, je l'étranglerais avec mon pouce et mon petit doigt !

— Tu ne feras rien de tel. Ce vieil homme a un esprit fort. Ta force physique et tes muscles n’y feront rien. Le moment venu, il claquera des doigts, il n’y aura plus de Jack Robinson.

— Je suppose qu’il va faire semblant de me préparer une sorte de salade... ou de me servir comme soupe, ajoutai-je.

— Presque ça. Écoutes, Rob. As-tu déjà entendu parler d’Allen Doreen ?

— L’homme qui est entré dans un cottage londonien et a disparu de la surface de la Terre alors que l’endroit était entouré d’observateurs ? J’ai entendu parler de lui, bien sûr. Et je considère l’histoire comme un pur non-sens.

— Eh bien, pas moi, dit Hendricks avec brusquerie. L’homme qui avait la charge de ces veilleurs était mon propre père. Il était le meilleur ami d’Allen Doreen. De plus, lorsque Doreen est entré dans cette maison, il y avait un homme assis bien en vue des observateurs : et cet homme était l’exact homologue de votre ami médecin. En une demi-heure, ils avaient tous les deux disparu.

« Lorsqu’ils sont entrés par effraction dans la maison, celle-ci a été fouillée de la cave au grenier et du grenier à la cave, mais ni peau, ni dents, ni cheveux n’ont été trouvés de l’un ou l’autre. L’endroit était complètement encerclé ; pourtant personne n’a été vu quittant la maison. C’était comme s’ils s’étaient dissous dans l’air. C’était la dernière fois que j’ai vu Allen Doreen. Mon père a travaillé sur l’affaire pendant des années. La police de Londres n’a jamais tout à fait abandonné, pourtant, c’est un mystère aujourd’hui : aucune preuve, aucun signe, aucun indice.

— Peut-être, dis-je, un passage secret.

— L’endroit a été démoli trois semaines plus tard, répondit Hendricks ; les fondations ont été arrachées pour un bâtiment plus grand. Une telle chose aurait été trouvée. Il n’y en avait pas.

— Eh bien dis-je, tu m’as eu. Quoi qu’il en soit, je tiendrai mon poste. C’est la façon la plus excitante de ne rien faire que j’aie encore trouvée. D’ailleurs j’ai commencé la série, et je vais voir le prochain chapitre.

Hendricks prit un cigare frais.

— Eh bien, c’est réglé, Rob. Tu es le même vieux casse-cou. Rien ne peut t’effrayer, pas même un vrai, authentique, croque-mitaine, et j’en suis ravi. Fais bien attention. Entre toi et moi, je pense qu’on va attraper le renard et connaître son jeu. De même, il y aura une solution à l’affaire Allen Doreen.

« Jusqu’à présent, vos cas sont parallèles ; vie doux, rien à faire, médecin agréable, publicité, taille et poids identiques. Tout ce que nous avons à faire est de modifier les résultats. Cela dépend de nous. Maintenant, je vais te montrer quelque chose.

D’un tiroir de son bureau, il tira un petit étui à l’ancienne qu’il dégrafa et me passa. Il contenait une photographie.

— Peut-être, dit-il, as-tu vu quelqu’un qui ressemble à ça.

J’ai pris la photo et l’ai tenue à la lumière. C’était le médecin.

— Il lui ressemble, n’est-ce pas ? demanda mon ami. Et c’est peut-être lui. C’est l’homme qui a fait disparaître Allen Doreen. Je suis l’image exacte de mon père. Il m’a reconnu tout de suite. Maintenant tu vois pourquoi nous nous sommes moqués de nous. C’était un défi. Le mien était un rire de triomphe ; le sien, de dérision et de mépris. Nous verrons qui est le renard. Et maintenant, pour passer aux choses sérieuses, qu’est-ce que tu proposes de faire ?

— Eh bien, je ne vois rien d’autre à faire que de retourner à mon travail et si quelque chose d’inhabituel ou de menaçant se produit... eh bien, je suis le p’tit gars qui y mettra un terme.

— Je suis content que tu sois si confiant. Cependant, je vais prendre quelques précautions. Ou plutôt, je les ai déjà prises. Votre maison est déjà sous surveillance ; il y a trois détectives que j’embauche pour la garde, un dans chacune des maisons mitoyennes et un dans la maison d’en face. Ils savent parfaitement de quelle affaire importante ils s’occupent et sont conscients de la gloire qui en découlera s’ils réussissent.

« Ils sont les plus sournois, les plus nerveux et les plus intelligents de la force et comprennent parfaitement à quel vieux renard sage ils ont affaire.

« Maintenant, si quelque chose de très inhabituel devait arriver, et que tu souhaites en informer le monde extérieur, tout ce que tu as à faire est de placer un morceau de journal devant une fenêtre où il peut être vu, et si tu as besoin d’aide, deux... un dans chaque bout de la fenêtre. Moi, je me cacherais. Le vieux renard m’a repéré. Par conséquent je vais m’esquiver jusqu’au moment où l’on aura besoin de moi. Alors je serai là.

— D'accord, Hendricks, dis-je, je vais faire ce que tu dis. Mais vraiment, je ne crois pas que le vieux soit aussi mauvais que tu le dis. Il doit y avoir une erreur. J'ai une idée que tout se passera bien et la seule chose qui en résultera sera que nous moquerons de nous-mêmes.

Il y eut une pause embarrassée.

— Comme tu veux, Rob, dit Hendricks en haussant les épaules. Seulement je souhaite ne prendre aucun risque. Tu as parfaitement le droit d'avoir ta propre opinion.

SUITE ET FIN DANS LE RECUEIL